

Mardi 29 novembre 1791, neuf heures quarante du matin

Encore une fois, le lieutenant Victor Dauterive s'était montré présomptueux. Il devrait un jour se réformer là-dessus, il commençait à s'en rendre compte. Les choses s'étaient gâtées dès le faubourg Saint-Antoine. Le temps qu'il arrive à la barrière du Trône entre les deux pavillons de l'octroi¹, le ciel était passé à un noir couleur d'encre, percé de vagues lueurs jaunes. Le vent s'était levé, avec des tourbillons de pluie et de glace. Victor pestait. Il était encore temps de faire marche arrière, de laisser Gris-Poil à son écurie et de prendre une voiture, mais il n'était pas homme à renoncer. Passé l'avenue de Vincennes, le jeune officier – il n'avait pas vingt ans – s'engagea dans le bois derrière le vieux château. L'averse, capricieuse, le giflait par bourrasques. Les passants étaient rares, des paysans quittaient Paris, livraisons effectuées, charrettes vides. Nombre d'entre eux s'étaient arrêtés dans les tavernes, le long de l'avenue. Mais pas Victor qui voulait arriver à Saint-Maur avant d'être totalement trempé.

Mais loin de se calmer, les éléments se déchaînaient. Après le bois de Vincennes, il apprit qu'il était arrivé au Perreux, et donc bien trop au Nord. Il dut rebrousser chemin et n'arriva à Saint-Maur qu'aux environs de midi, deux heures après son départ.

Ses gants, son chapeau à deux pointes, le haut col de son manteau de cavalier et jusqu'à ses bottes, tout était imbibé d'eau. Il lui semblait porter une carapace. Ses joues le brûlaient, le plumet tricolore de son bicorne pendait de côté, ses jambes et son

1. Aujourd'hui place de la Nation, à Paris.

dos l'élançaient ; voilà bien longtemps qu'il n'avait pas chevauché aussi longtemps, surtout par un temps pareil. Pourquoi diable s'était-il obstiné ainsi ?

Saint-Maur était un bourg de quelques dizaines de maisons, certaines en pierre assez cossues. Au-delà, on devinait un grand parc arboré puis une plaine qui descendait en pente douce vers ce qui lui parut la boucle d'une rivière, le tout noyé sous une pluie brumeuse et sombre, qui confondait le sol et le ciel dans une estampe sinistre.

Il mit pied à terre au centre du bourg au moment précis où la pluie s'arrêtait. Il n'était plus temps de regretter sa sottise. Poussant la porte de la maison commune, il se heurta presque à un jeune homme qui s'apprêtait à sortir. Plus grand que lui d'une tête, il avait à peu près son âge, l'expression franche et juvénile malgré ses gros favoris noirs.

— Oh. On ne vous attendait pas si tôt. Mais je tiens à vous dire qu'il n'y a pas eu de mort. Les citoyens de la Branche-du-Pont sont des coquins et des menteurs !

Il paraissait continuer à voix haute un monologue commencé plus tôt. Dauterive le regarda avec surprise sans oser retirer son couvre-chef, de crainte de ruiner définitivement son plumet. Il sentait le froid glacial s'immiscer impitoyablement dans son dos et à l'intérieur de ses bottes. Ses bas devaient être dans un triste état.

— Dauterive, lieutenant de gendarmerie, fit-il avec un salut militaire. Qui êtes-vous ?

— Hacar, serrurier. Je suis assesseur du juge de paix.

Il ôta brièvement son chapeau en lui tendant une main ferme.

— Je suppose que vous venez de la résidence de Bourg-la-Reine. On vous interdit de prendre des voitures, chez les gendarmes ?

Dauterive masqua son agacement en s'efforçant de retirer ses gants, sans grand succès à cause du cuir qui lui collait à la peau.

— Je ne viens pas de Bourg-la-Reine. De quel mort parlez-vous ?

— Il n'y a jamais eu de mort. On vous a menti et je le regrette. C'est une simple dispute entre gardes nationaux. Certains ont

tiré le sabre et Blanchet a été blessé au bras. Il a saigné un peu, mais à l'heure qu'il est, il doit travailler à son atelier. Et d'où venez-vous si vous ne venez pas de Bourg-la-Reine ?

— Je viens de Paris.

Son interlocuteur écarquilla les yeux.

— De Paris ? Ces brigands ont écrit à Paris ?

Le lieutenant, qui avait enfin réussi à retirer ses gants, décida que la méprise avait assez duré :

— Je ne viens pas pour cette histoire de dispute et je n'appartiens pas à la brigade de Bourg-la-Reine. Pourriez-vous m'indiquer la maison du sieur Ferrières ?

Volontairement, il n'avait pas précisé le titre de l'homme qu'il recherchait – on avait aboli tous les titres de noblesse au mois de juin 1790. Lui-même était né Brunel de Saulon, chevalier d'Hauteville. Deux ans plus tôt, il avait fui la tyrannie de son père pour trouver refuge auprès de La Fayette, son mentor, et était devenu Victor Dauterive. C'est sous ce nom qu'il avait entamé une nouvelle vie.

Le visage de son interlocuteur exprimait l'étonnement le plus intense. Puis il considéra l'officier avec méfiance mais aussi un peu de pitié, comme un voyageur un peu trop original, voire un peu fou.

— Oh. Le baron. Je vois. Je ne sais... Permettez que je vous montre le chemin.

Il remit son chapeau et fit signe à l'officier de le suivre. Il pleuvait encore, cette fois plus décemment. Après l'église ils passèrent devant les grilles d'un somptueux château, de construction récente mais qui semblait abandonné.

— Le château de Condé, expliqua sobrement Hacar sans même y jeter un regard. Son altesse est partie en émigration dès le 17 juillet 1789. Il paraît qu'il regroupe une armée, à Coblenz. Saviez-vous cela ?

— Qui pourrait l'ignorer ? dit Victor avec un mince sourire, auquel son guide répondit, timidement.

Ils avançaient le long d'un vaste parc tapissé de feuilles et de débris de bois. Entre les bosquets du jardin à la française, le lieutenant aperçut deux silhouettes chargées de branches mortes.

Les rangées de buis ressemblaient à des têtes mal peignées, sans doute pas taillées depuis des mois.

Hacar fit un grand geste du bras.

— Tout ça, c'est au prince de Condé.

La route s'engageait dans une succession de champs et de friches, on ne voyait guère que deux ou trois petits bois, assez loin. Un clocher se dressait à une lieue, juste avant la rivière, mais la pluie rendait tout un peu flou.

— Tout ce qui est dans cette boucle de la Marne, reprit Hacar avec amertume. La ferme de Champignot, toutes les îles que vous voyez là, sur la Marne, les deux moulins sur le pont, une maison au port de Créteil, des arpents de terre partout. Faut-il vraiment que des hommes possèdent autant ? La terre ne rapporte rien ici, c'est du sable, et des inondations tous les hivers. Quand ces gens-là chassaient, quelle que soit la saison, ils massacraient les récoltes. Et si on se plaignait, l'inspecteur des chasses vous riait au nez. Dieu merci, c'est terminé. Enfin, terminé...

Il s'interrompit brusquement, comme s'il craignait d'en dire trop.

— Je sais que vous êtes pas obligé de me le dire, mais qu'est-ce que vous lui voulez, à Ferrières ?

Le lieutenant grimaça. Ses rares maîtres en investigation criminelle lui avaient toujours recommandé d'en révéler le moins possible, lorsqu'il menait une enquête.

— Vous m'avez parlé de cette dispute entre gardes nationaux. Ferrières y aurait-il pris part ?

Hacar le regarda comme s'il lui parlait de quelque énorme incongruité. Un temps, il parut même sur le point d'éclater de rire.

— Lui ? La Garde nationale ? Il n'en fait pas partie et il n'en fera jamais partie. S'il le pouvait, il nous ferait tous fusiller. C'est un *noir*¹ acharné. Pour lui, rien ne s'est passé, on a brûlé *son* banc à l'église il y a deux ans, il ne l'a jamais digéré. Dans le pays, c'est le dernier à chasser comme du temps de Condé. Ils

1. Royaliste.

ont failli s'entre-égorger avec Thieret, son métayer. Je ne sais pas ce que vous lui voulez, mais méfiez-vous de lui.

Victor ne posa pas d'autre question et ils se séparèrent un peu plus loin. La demeure du sieur Ferrières, expliqua Hacar, se trouvait une demi-lieue de là, vers le hameau de La Varenne, pas loin de l'hostellerie des *Quatre fils Aymon*.

— Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est au bord de la Marne, presque en face du bac de Chenevières, à main droite. Il y a un mur tout autour et un fossé. On appelle ça le Mesnil, vous verrez, c'est un vrai château fort ! Vous savez ce que vous avez à faire, mais méfiez-vous de Ferrières. Moi, il m'a menacé de me tirer dessus. Méfiez-vous aussi de Beauvisage, c'est leur garde. Méfiez-vous de tout le monde. Voulez-vous que je vous dise, ils sont tous fous là-dedans.

Se retournant alors qu'il était remonté en selle, Victor le vit au milieu de la chaussée, qui le saluait de la main, la mine un peu désolée.

La Varenne comptait une dizaine de maisons accolées à la Marne. Un bac assurait le service vers l'autre rive, une pente chargée de vignes. Il n'y avait pas âme qui vive sous le ciel sombre, qui paraissait vouloir lâcher de la neige à présent. Frissonnant, Victor poussa sa bête sur la droite, dans un étroit chemin luisant de boue. Cinq ou six cents pas plus loin, il découvrit, après un tournant, le Mesnil.

Cernée d'un mur en grosses pierres, la demeure du sieur Ferrières était en outre défendue par un fossé et par endroits d'une haie vive. Le jeune homme se souvenait des douves autour de Saulon, le château de son enfance, à demi comblées, aisément franchissables. Ici, cela n'avait rien à voir, comme si les propriétaires craignaient une attaque de coupe-jarrets, comme autrefois.

Au bout du chemin, une petite porte était close. Il contourna donc le mur et ses fossés jusqu'à l'accès principal, une haute porte cochère aux battants grands ouverts. Deux chiens aboyaient depuis un moment, il les découvrit au milieu d'une grande cour où il mit pied à terre. Le logis était formé d'un vaste pavillon

d'un étage où s'appuyait une grosse tour. De part et d'autre s'allongeaient les dépendances, l'une servant d'écurie. Le toit trop moussu du pavillon principal, les carreaux de verre remplacés par du papier huilé, les herbes folles en bas du mur, tout indiquait non pas la misère, mais une certaine gêne.

Dauterive sentit remonter une bouffée de nostalgie. Il croyait revoir certaines gentilhommières de son voisinage, lorsqu'il était enfant, et dont les propriétaires auraient cru déroger en faisant fructifier leurs terres, ou en se livrant au commerce. Ses réflexions furent interrompues par l'apparition sur le perron d'un homme d'une soixantaine d'années, la silhouette encore alerte, tête nue, portant une grosse écharpe, une vieille veste en laine sans manches, et des grosses chaussures à boucles. Il avait l'impression de voir son père. Cela lui fit un coup au cœur.

Comme les chiens continuaient à aboyer sans que leur maître ne dise rien, deux épagneuls boueux jusqu'à la truffe, il calma son cheval en lui caressant l'encolure.

Antoine Ferrières, baron de Méry-sur-Seine et seigneur de Charenton-Saint-Maurice, l'observait sans mot dire. Assez mince, il avait un maintien fier mais une allure fort simple, bien éloignée de la dangerosité que semblait lui prêter Hacar. Ses traits étaient étonnamment délicats, le visage triangulaire aux yeux gris veloutés, les cheveux coupés très court. Il lui donna l'impression d'une résignation tranquille.

Le lieutenant le salua militairement.

— Je suis le lieutenant Victor Dauterive. Je viens de la part du colonel Hay, des gendarmes de l'hôtel de ville de Paris.

Le baron n'avait pas paru surpris. Ses chiens avaient arrêté d'aboyer, ils tournaient entre les jambes de Gris-Poil en remuant la queue. Il fit signe au jeune homme d'entrer. De dos, ses épaules étaient étroites mais solides, il avançait d'un pas lent.

Le lieutenant se résolut à ôter ses gants et son chapeau, sans trouver où les poser. Il aurait payé cher pour allonger ses bottes devant un feu de cheminée, mais ici tout paraissait glacial. Et bien que l'on soit à l'heure du dîner, il ne sentait pas la moindre odeur de repas. Au contraire tout respirait ici l'humidité, la froideur d'une vieille maison. Encore la même impression de

replonger dans son enfance. Il connaissait bien ce genre de petits maîtres, capables de dépenser des fortunes pour préserver leur apparence mais économisant le moindre sol pour leur intérieur. Ils comptaient chaque morceau de sucre, mais quand ils recevaient, ils sortaient leurs plus beaux habits, le feu flambait dans l'âtre et l'on mangeait de la viande.

Ils entrèrent dans un cabinet sombre, sans la moindre décoration et à peine meublé, et Dauterive finit par s'excuser en enlevant son manteau, ce qu'il regretta aussitôt. Dessous, son uniforme était mouillé jusqu'aux manches et c'était encore pire. Son hôte hocha le menton en le considérant, perdu dans ses pensées. Se souvenait-il de ses campagnes, lorsqu'il était militaire ?

— Je viens pour Anne-Louise, commença le lieutenant, surpris par l'apparente indifférence de Ferrières.

Il surprit néanmoins une lueur au fond de son regard et se demanda s'il n'allait pas pleurer, ou se mettre en colère.

— Le colonel Hay m'a dit que vous lui aviez écrit. Je... Il m'a mandaté pour vous aider à la retrouver.

— Quel âge avez-vous donc, Monsieur ?

— Dix-neuf. Vingt ans bientôt.

Dauterive avait répondu sans réfléchir, il se sentit rougir. Et ce n'était certes pas la température du domicile. Il s'étonnait presque ne pas voir leurs haleines former de la buée. Il essayait de respirer lentement, sans se crispier, espérant que la chaleur lui reviendrait peu à peu.

Et ils restaient debout face à face, absurdement, comme si l'entretien n'avait pas vocation à durer plus de quelques minutes.

— Ma fille, reprit le baron d'une voix terne, n'a pas reparu à la maison depuis mercredi dernier. Il n'y a malheureusement pas grand-chose à faire, à part prier Dieu. Mais vous remercieriez bien mon ami Hay. Comment se porte-t-il ?

— Il se porte bien, répondit Victor, de plus en plus mal à l'aise.

La maison était parfaitement silencieuse. Il se demandait où étaient les autres, et s'ils mangeaient parfois ensemble.

— Votre fille ne vous a rien laissé ?

— Laissé ? Que voulez-vous dire ?

— Un mot, quelque chose qui aurait indiqué ses intentions.

Savez-vous... savez-vous si elle aurait eu quelque raison de vouloir partir ?

Ferrières secoua brièvement le menton. Le visage inexpres-sif, il regardait régulièrement vers la cour, à travers le carreau. Dauterive n’y voyait rien d’autre qu’un sol sablonneux où frémissaient des flaques.

— Vous venez de Paris, lieutenant ?

Dauterive inclina la tête.

— La route n’a pas été facile, hein...

Un petit silence se fit, sans que le lieutenant sache comment reprendre l’affaire. Il luttait contre les frissons. Soudain les chiens se mirent à aboyer, cette fois plus joyeusement. Une voiture arrivait. Comme mû par un ressort, le baron quitta le cabinet. Victor entendit les éclats d’une voix féminine avant que ne surgisse une femme vêtue d’un grand manteau couleur prune, le visage livide.

— Mon Dieu, fit-elle en rabattant brusquement sa capuche. Mon Dieu. Où l’avez-vous trouvée ?

Sa voix se brisa. Deux silhouettes se profilaient derrière elle, son mari et une jeune femme d’environ trente ans, blafarde elle aussi, et qui ressemblait trait pour trait à la baronne.

Dauterive les salua, horriblement mal à l’aise.

— Je... Je n’ai trouvé personne. Pas encore...

La femme ouvrit des yeux encore plus terrifiés. Elle battit des cils en paraissant chercher l’air, si bien que son mari s’avança d’un pas vers elle.

— Pas encore ?... Pourquoi dites-vous cela ?

— Pour rien, s’excusa le jeune homme, agacé de se montrer si maladroit.

Il se présenta de nouveau, tout en sentant les frissons revenir. Quelle idée de venir à cheval par ce temps ! Pour une première enquête en solitaire, les choses s’engageaient bien mal.

Madame Ferrières – il ne pouvait s’agir que d’elle – poussa un bref soupir, tout en le dévisageant de pied en cap. Assez petite et ronde, le visage aux joues pleines, elle avait à peu près le même âge que son époux, mais contrairement à lui, elle transpirait

l'angoisse et la peur par tous les pores de la peau ; on aurait dit une bête traquée.

— Nous avons signalé la disparition d'Anne-Louise au juge de paix. Il n'a jamais été question qu'il envoie les gendarmes...

— C'est le colonel Hay qui m'envoie. Il dirige les gendarmes de l'hôtel de ville, à Paris.

Elle se tourna vers son mari.

— Le colonel Hay. L'ami dont vous m'aviez parlé ?

Le baron acquiesça d'un mouvement du menton. Mais elle ne semblait guère convaincue pour autant.

— Ah... Eh bien, puisqu'il vous envoie... Que voulez-vous savoir ?

— Votre mari me dit qu'elle a disparu depuis mercredi dernier.

Elle se raidit, l'air fâché par la question. Elle avait défait sa capuche et délaçait le cordon du col.

— En effet. Comptiez-vous que je vous dise le contraire ?

— Certes non. Elle n'a rien laissé, pas de billet ou de lettre ?

— Non. Personne ne sait ce qui s'est passé. Elle n'avait aucune raison de disparaître.

Toujours cet œil noir et inquiet. La baronne tendit son manteau à la jeune fille au visage blême (inévitablement, sa fille). Dessous, elle portait une robe noire de coupe ancienne lustrée par le temps.

— Savez-vous où elle aurait pu aller ?

En posant la question, il se maudit pour sa sottise. Une déception teintée de mépris apparaissait d'ailleurs déjà sur les traits de son interlocutrice.

— Si je le savais, vous ne seriez pas là, je pense.

— Certes. Quelle heure était-il quand elle a disparu ?

La baronne soupira derechef. Elle avait l'air soudain lasse.

— C'était mercredi dans l'après-midi, c'est tout ce qu'on sait. À ce moment, j'étais au village, je visitais mes pauvres avec Jeanne et Beauvisage. Monsieur le baron et Perruchon visitaient nos fermes. Il n'y avait que Manon ici, la servante, mais elle n'a rien vu. Voulez-vous la voir ? Monsieur Gruchet a déjà posé toutes ces questions, vous savez.

L'officier refusa l'offre d'un geste de la main. Il était transi de froid, presque tremblant.

— Je verrai cela plus tard.

Il avait une envie terrible de sortir de cet endroit glacial. Par la fenêtre, il vit un homme en grand manteau vert déharnacher un bidet¹ gris, tous deux environnés d'un halo vaporeux.

— Donc, mercredi dans l'après-midi, reprit-il entre ses lèvres contractées. Qui l'a vue pour la dernière fois ?

— Moi, Monsieur.

Elle le contemplait d'un œil sec.

— À quelle heure ?

— Huit heures. Elle a sellé son cheval et elle est partie, sans rien me dire. Ça lui arrivait souvent. Ensuite, j'ai préparé mes dons à l'office, nous avons dîné et nous sommes partis avec Jeanne et Beauvisage, comme je viens de vous le dire. Manon ne l'a pas vue revenir. Lorsque nous l'avons appelée pour le souper vers 6 heures 30, elle n'était pas là.

— Son cheval était là ?

— Son cheval était là. Elle l'avait étrillé elle-même, comme d'habitude. Qu'avez-vous, Monsieur ?

— Rien.

Victor était au supplice. Il fit quelques pas sur place pour tenter de masquer ses tremblements. Des années qu'il n'avait pas eu aussi froid.

— Je voudrais voir les alentours, fit-il, les mots passant difficilement ses lèvres.

— Comme vous voudrez. Beauvisage va vous accompagner. Vous le trouverez dehors.

Elle paraissait être la seule personne autorisée à s'exprimer dans cette maison.

Dans la cour, Dauterive tenta de prendre sa respiration à plusieurs reprises, sans grand succès. Ses épaules se crispaient, il grelottait par à-coups. Il avait remis son manteau, une armure pesante et glacée. Beauvisage – l'homme à la capote verte – le regardait avec dédain. Son nom lui convenait assez mal : la quarantaine, il avait les traits rustiques et la maigreur solide d'un paysan.

1. Un genre de cheval à tout faire au XVIII^e siècle, sans grand prestige.

Sans un mot, il accompagna Victor partout où il le lui demanda. Outre la porte cochère qui servait d'entrée principale, le Mesnil comportait deux autres accès. Une petite porte qui donnait sur le chemin de Trou Javeau, qu'avait emprunté le gendarme pour arriver jusqu'ici. La plupart du temps, expliqua Beauvisage, elle était close. Seul monsieur le baron en possédait la clé. À l'arrière du bâtiment principal, l'autre issue s'ouvrait dans la haie vive et donnait sur le chemin, au bord de la Marne. Gonflé par l'hiver, le fleuve roulait des flots verdâtres sur plus de trois cents pas de large, dans une grande courbe paresseuse. Une île boisée affleurait du flot juste face à eux. Sur l'autre rive, les pentes étaient couvertes de vignes noires et griffues.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil.

— Nous avons une barque pour accéder à l'île, elle appartient à monsieur le baron, déclara le cocher. Mais la barque n'a pas bougé. J'ai visité l'île, elle n'est pas dessus.

Son regard se perdait dans la Marne, chargée en cette saison de nombreux débris.

— Pour moi, elle est ici, murmura-t-il d'un ton presque inaudible.

Il ne parlait pas de la jeune fille, mais son cadavre.

Dauterive claquait presque des dents à cause du vent qui suivait la vallée et soulevait leurs manteaux. Il aurait payé un louis d'or pour se sécher et boire un grog.

— Se serait-elle jetée à l'eau ? demanda-t-il néanmoins. Il dut faire un gros effort pour articuler convenablement. Beauvisage ne s'autorisa pas à répondre. Son visage restait lisse, vaguement dédaigneux comme celui de la baronne.

— Quel âge avait-elle ?

— Trente ans, plus ou moins. Elle ne s'était jamais mariée.

— Vous parlez d'elle comme si elle était déjà morte.

— Que voulez-vous que ce soit d'autre ?

Il ne quittait pas le courant du regard.

— Peut-on aller ?

Il planait une légère odeur de soupe lorsqu'ils revinrent au manoir. Dès qu'il poussa la porte, blême et à demi paralysé

par le froid, Victor vit madame Ferrières arriver droit sur lui. L'inquiétude du début avait place une forme de colère froide.

— Nous avons à causer, Monsieur, lui fit-elle en lui indiquant le cabinet.

Ils se retrouvèrent à nouveau face à face dans le petit cabinet.

— Nous avons parlé, monsieur le baron et moi-même.

Justement ce dernier apparaissait à son tour, la mine désolée.

— Nous remercions bien monsieur le colonel Hay, mais je crains que vous ne vous soyez déplacé pour rien...

— Que...

— Je vous supplie de me laisser finir. Le nom des Ferrières est sans tache, je suis moi-même née Rigaud de Bellevue, je suis alliée à la duchesse de Polignac.

Dans un sursaut de dépit, Dauterive se demanda comment elle pouvait vivre aussi pauvrement, étant alliée à cette famille comblée de richesses par Marie-Antoinette.

— Mon mari a servi le roi vingt années, il a la croix de Saint-Louis¹. Nous ne souffrirons pas que vous puissiez salir notre réputation...

— Salir ? Je veux juste retrouver votre fille. Le colonel...

— Le colonel a cru bien faire. Mais il y a un juge de paix ici. Il sait ce qu'il doit faire. Vous, vous ne connaissez personne, vous ne connaissez pas le pays. Vous ne pourrez pas nous aider.

Dauterive se sentait paralysé. Il avait oublié à quel point le froid pouvait faire souffrir.

— Madame, je suis officier de gendarmerie...

— Personne n'en doute. Mais vous avez vu la Marne, vous avez vu les bois, n'est-ce pas ? Que voudriez-vous faire qui n'ait déjà été fait ? Poser partout des questions ? Vous savez la situation dans laquelle nous sommes, vous qui êtes gendarme. On nous accuse de tous les maux puisque nous sommes aristocrates, on nous cherche querelle pour tout. On interdit à Perruchon de chasser, alors que tous les épiciers de Saint-Maur le font, sous nos yeux. Bientôt on m'interdira de porter l'aumône aux pauvres. Vous jetterez le discrédit sur notre nom et, pis, personne ne vous

1. L'équivalent de la Légion d'honneur sous l'Ancien Régime.

aidera. Vous ne feriez qu'ajouter le déshonneur à notre douleur. Si le colonel Hay savait tout cela, il ne vous aurait pas envoyé. Je suis désolée...

Sa voix se brisa dans un court sanglot.

— Nous la retrouverons un jour, n'en doutez pas. Dans le fleuve ou dans un fossé. Et nous n'avons pas besoin de vous pour cela, Monsieur. Je vous en supplie, au nom de la mère que je suis. Quittez cette maison.

Elle le dévisagea les yeux remplis de larmes, et quitta brusquement le cabinet. Ferrières regardait le jeune homme, ses yeux gris inexpressifs, l'air presque absent. Victor sentit que son menton tremblait. Son ventre gargouilla dans un long spasme douloureux. Son orgueil, son instinct, tout lui commandait de ne pas renoncer, mais il n'en eut pas la force. En vérité il s'attendait à tout, sauf à cela.

Il salua de nouveau, recoiffa maladroitement son bicorne et tourna les talons.